



MÉLISSA
DA COSTA

LES LENDEMAINS

roman

Après le bouleversant
Tout le bleu du ciel



Albin Michel

MÉLISSA DA COSTA

LES LENDEMAINS

roman

ALBIN MICHEL

1

La serrure rouillée cède difficilement. L'homme est obligé de forcer, de retirer la clé, d'essayer encore. Ici aussi il fait terriblement chaud. Pas aussi chaud qu'en ville ou qu'en plaine, mais tout de même. La température avoisine les trente degrés. L'homme souffle, semble réfléchir une seconde, puis donne un léger coup d'épaule contre le bois de la porte, en même temps que la clé tourne. Un déclic : le lourd panneau de bois à la peinture écaillée cède et bascule vers l'intérieur, vers l'obscurité, la fraîcheur.

La maison n'a pas dû être ouverte depuis des mois. Une légère odeur rance y flotte, mais l'impression désagréable est balayée par la fraîcheur qui y règne. Vingt-deux degrés : j'ai le temps d'estimer la température intérieure. Pas plus. Parfait. J'entends l'homme qui s'active à côté de moi, pose sur le sol sa pochette professionnelle en similicuir. Des clés tintent. Il les range dans sa poche de pantalon.

« Je cherche l'interrupteur », précise-t-il.

J'attends sagement, debout dans l'entrée sombre. Je n'ai rien de mieux à faire. Attendre est devenu ma seconde nature depuis ce soir du 21 juin. Mon unique occupation. Il souffle. La chaleur ? La difficulté de chercher à tâtons ? Je ne l'aide pas. Je n'y pense pas. J'attends.

Un temps indéterminé s'écoule entre les murs épais de la vieille maison. Je note l'absence de voisinage et le silence. Ça aussi, c'est une

bonne chose.

« Et voilà, excusez-moi. »

Soudainement la lumière éclaire l'entrée. L'agent immobilier essuie son front, m'adresse un sourire désolé. Il est persuadé que je vais m'enfuir en courant. La faible luminosité de l'ampoule, l'odeur rance de l'intérieur, la porte qui peine à s'ouvrir – le bois a gonflé sans doute... Pourtant je ne me sauve pas en courant. J'observe le couloir où je me tiens. Un couloir sombre sans fenêtre. Un carrelage d'un marron cuivré. Des murs blancs. Des plinthes en bois foncé. Un tableau représentant une église en pierre.

Des bruits de feuilles qu'on extrait. Il relit ses notes. Il n'est pas au point. Il essuie encore son front moite. Je ne bouge pas. Je ne demande rien. Il va y venir. Ou pas. Peu importe.

« Une maison de 1940. La façade a été ravalée il y a dix ans. Le toit a été isolé l'hiver dernier. »

Je crois noter une lueur de satisfaction dans son regard. Un argument de choc sans doute. Je fixe sans vraiment le voir le tableau représentant l'église.

« Une surface de soixante mètres carrés. La porte sur votre droite mène à la chambre et celle de gauche à la salle de bain. »

Il tend une main, me scrute. Il me faut plusieurs secondes pour comprendre qu'il m'invite à avancer, à faire quelques pas et à pousser la porte de droite. Mon esprit est lent. L'homme finit par me précéder avec un nouveau sourire désolé.

Cette porte-ci s'ouvre plus facilement. À part un léger grincement, rien de notable. Ses pas disparaissent, s'étouffent. J'en déduis la présence de moquette.

« Je vais ouvrir les volets. »

J'attends. Le bruit d'une poignée qu'on active. Un grincement rauque. Un rai de lumière faiblard. Une poussée plus franche qui provoque un grincement affirmé, celui-ci. La seconde d'après, la lumière pénètre dans la pièce. Un rayon de soleil percé de grains de poussière qui volent nonchalamment. Je distingue une moquette, effectivement, du même marron cuivré que le carrelage du couloir. Un lit également. Grand. Une tête de lit en bois massif et lourd, sombre. Une armoire à l'ancienne, bois

brut, haute. Rien de plus. L'essentiel. Ça me va. Je ne demande rien. Du silence, de la fraîcheur et moins de soleil.

« La fenêtre donne à l'est. Vous pourrez voir le lever du soleil sur la forêt si vous êtes une lève-tôt. »

Il ne sait pas, lui, que je ne compte pas ouvrir les volets. Rester dans le noir.

« Vous avez des questions ?

– Non. »

Surpris, pas surpris ? Je ne m'attarde pas sur son visage. J'attends juste. La fin de la visite. Les clés. M'enfermer.

On repart en direction du couloir. Porte de gauche cette fois. Même manège. Volets qui grincent. Lumière qui entre. Une baignoire à l'ancienne, d'un affreux saumon. Un bidet. Qui utilise encore ça ? Un lavabo. Quelques rangements.

« Il faudra laisser couler l'eau un petit moment... Elle a été coupée depuis un bout de temps. J'imagine qu'elle sera un peu jaune au départ. »

De l'eau jaune. De l'eau transparente. De l'eau, en somme.

La lumière tremble quand nous reprenons le couloir. L'ampoule sera à changer. Il pousse la dernière porte, toussote. La pièce est poussiéreuse sans doute. Quelques secondes sont nécessaires entre l'activation de l'interrupteur et l'apparition d'une lumière blafarde. La pièce est dans le même goût que les précédentes : un carrelage sombre, une cuisine équipée en bois foncé, un papier peint saumon orné de motifs de bambous blancs. Une fenêtre s'écarte, les volets suivent pour permettre à un air plus pur d'entrer. La luminosité m'oblige à plisser les yeux. Ce soleil m'insupporte. Ce ciel bleu est une insulte. L'homme parle et je me détourne de la fenêtre. Je recherche la fraîcheur, l'obscurité de nouveau.

« Comme vous pouvez le voir, l'ancienne propriétaire avait un jardin. Il est laissé à l'abandon, mais quelques coups de pioche permettront de le réhabiliter si l'envie vous en prend. »

Il s'interrompt. Il me fixe, je crois.

« Vous ne regardez pas ? Tout va bien, madame ? Vous craignez la lumière ?

– Une migraine.

– Pardon. Je vais refermer. »

Je lui en suis reconnaissante. Il poursuit, persuadé qu'il faut tout ça pour signer le bail aujourd'hui :

« La précédente propriétaire était une vieille dame. Elle est décédée il y a trois ans. La maison est restée inhabitée depuis... Non qu'elle ne soit pas en bon état, bien au contraire, elle a été parfaitement conservée par la fille de cette dame, qui vit à l'autre bout de la France, mais qui revient ici une fois par an pour faire un peu d'entretien. L'isolation du toit l'an dernier, notamment... »

Je n'écoute plus vraiment. Il ne s'en aperçoit pas.

« Non, le problème c'est que les gens fuient les zones rurales. C'est partout pareil. L'Auvergne, ça ne fait plus rêver grand monde.

– Les meubles resteront ? »

Il acquiesce, pas plus vexé que cela d'avoir été interrompu.

« Bien sûr. Tout restera. La fille de madame Hugues, la précédente propriétaire, a voulu conserver l'intérieur ainsi que les effets personnels. Elle envisage peut-être de s'y installer un jour... Pour la retraite par exemple. Les affaires personnelles sont dans le grenier, à l'étage. Elles sont bien ordonnées, dans des cartons, mais si elles vous gênent, je peux éventuellement la contacter...

– Ça ne me gênera pas. »

Il se frotte les mains avec satisfaction.

« Je vous laisse peut-être faire un deuxième tour de la maison à votre guise ?

– Non. Ça ira.

– Le jardin peut-être...

– C'est que je suis pressée.

– Ah...

– On pourrait signer les papiers maintenant ? »

Il tombe des nues, je le vois. Il ne s'attendait pas à l'emporter aussi facilement. Une maison qu'il a sur les bras depuis trois ans. Une seule visite et l'affaire est conclue.

« Vous êtes sûre de vous ? »

Il se surprend lui-même à le demander, je le lis sur son visage.

« Oui.

– Bon, alors... Oui, j'ai les papiers dans ma voiture mais... il va me falloir des pièces justificatives. »

Je n'attends pas la fin de sa phrase pour me mettre à fouiller dans mon sac à main. J'ai tout préparé, soigneusement rangé dans une pochette en plastique chacun des documents demandés. L'avis d'imposition, mes derniers bulletins de salaire, le papier du notaire concernant le testament et la somme d'argent me revenant, ma pièce d'identité.

« Oh... Tout est là ? C'est parfait ! »

Nous nous installons à la table de la cuisine pour remplir le bail et procéder aux différentes formalités.

« Vous attisez ma curiosité. »

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'il s'adresse à moi, et constater qu'il a terminé de ranger les pièces justificatives et m'observe, les deux mains à plat sur la table.

« Pardon ?

– Vous êtes de la région ?

– Non. Je vivais en région lyonnaise.

– Pas de famille dans le coin ? »

Je secoue la tête. Il émet un bruit de succion censé traduire son étonnement.

« C'est une drôle d'idée pour une femme seule de venir s'installer dans un coin si isolé. »

Il n'obtiendra aucune réponse de moi, ce qui clôt notre conversation. Je lui rends le bail signé en deux exemplaires, le stylo Bic bleu.

« Bien, alors on peut passer à l'état des lieux. »

Je laisse la porte ouverte jusqu'à ce que la voiture de l'agent ait disparu au bout de l'allée, puis dans la forêt dense qui couvre les collines environnantes, je referme le lourd panneau. L'obscurité, le silence, la fraîcheur. Je reste de longues secondes adossée à la porte en bois, m'assurant qu'il ne reviendra pas, que je suis seule, enfin.

Je n'ai pas pris beaucoup d'affaires avec moi. Une seule valise, qui se trouve dans le coffre de ma voiture et qui attendra. Le reste, les

photographies surtout, j'ai tout laissé. Je ne veux rien qui me rappelle ma vie d'avant. L'avant 21 juin et la soirée qui a suivi.

Comment font les gens ? Comment peuvent-ils voir leur univers s'écrouler et reprendre leur vie à l'identique ? Retourner au travail au bout de quelques jours, continuer de vivre dans le même appartement, fréquenter le même quartier... C'est au-dessus de mes forces. Ils ont quitté mon monde brutalement, tous les deux, durant cette même nuit, et à partir de ce moment-là ce monde-là, celui dans lequel j'évoluais, je respirais, je me réveillais depuis vingt-neuf ans, ce monde-là a cessé d'exister.

J'ai laissé les clés de l'appartement à Anne. Elle en fera ce qui lui semble le mieux. Je ne l'ai pas vidé. Je n'ai eu ni le temps ni le courage. J'ai voulu fuir au plus vite. Tout est resté en l'état. Sans doute la tisane que je buvais au moment où l'interphone a résonné est-elle encore sur le plan de travail. Sans doute le catalogue que je feuilletais est toujours ouvert, à côté de la tasse, et les chaussons de Benjamin attendent dans l'entrée.

Tout ce que je souhaitais, à la sortie de l'hôpital, c'était fuir l'été, ses rayons brûlants et ses foules joyeuses sur les bords du Rhône. J'aurais préféré qu'ils meurent en hiver, un soir de pluie torrentielle, sous un ciel gris-noir. Pas au son des orchestres, des pétards et des rires, pas ce premier jour de l'été.

J'ai ouvert la porte une fois le soleil tombé. Je m'en suis assurée plusieurs fois en passant un œil à travers les volets clos. Le jour a joué les prolongations et il est tard, probablement vingt-deux heures. Les dernières lueurs rouges du soleil couchant s'estompent et se fondent dans le bleu-gris de la nuit naissante. Je décharge le coffre. Ma valise à roulettes fait un bruit mat quand elle tombe sur les graviers. Chacun de mes pas me semble résonner de façon amplifiée. C'est la première fois que j'entends un silence aussi opaque, aussi lourd. J'ai l'impression d'avoir été absorbée par la forêt tout entière.

Je dépose la valise devant la porte de ma chambre, repars vers la voiture. Il reste un gros sac en plastique, bien plus lourd que la valise. Un

sac salutaire. Une cinquantaine de boîtes de conserve, du riz, des pâtes et des céréales en tout genre. Je ne suis pas près de sortir d'ici.

J'aimerais dormir. Il me semble que je suis fatiguée, mais c'est encore quelque chose de difficile à affirmer tant les insomnies ont inversé mon horloge biologique. J'ai légèrement froid. Je frissonne. Je pose un plaid sur mes épaules et me décide à sortir mon portable de mon sac à main. Deux textos de ma mère. Un e-mail du notaire concernant les formalités testamentaires. Un appel manqué d'Anne. Je vérifie la réception – elle n'est pas trop mauvaise – et je me décide à rappeler Anne. Elle est la seule dont je supporte encore la voix. Car elle est sa mère. Car elle partage ma douleur mieux que quiconque.

Je crains qu'elle ne réponde pas, il doit être tard pour elle, mais elle décroche au bout de deux sonneries.

« Amande, j'attendais ton appel.

– Je rangeais mes affaires. »

Je mens. Elle le devine, mais elle ne m'en tient pas rigueur.

« Tu es arrivée dans l'après-midi ?

– Oui.

– Comment est la maison ?

– Je vais y rester. J'ai signé les papiers. »

Cette fois encore, elle ne fait aucun commentaire sur ma décision folle prise en quelques jours à peine. Ma propre mère ne se serait pas gênée.

« Tu t'y sens bien ? » demande-t-elle simplement.

Non, je ne m'y sens pas bien. Je ne me sens bien nulle part. Ici c'est peut-être moins pire qu'ailleurs, alors j'acquiesce.

« Tu es passée à l'appartement ? j'interroge ensuite.

– Pas encore. »

Elle appréhende autant que moi d'y entrer, c'est ce que je devine et je la comprends. C'est si récent.

« J'irai avec Richard.

– C'est mieux. »

Un silence s'installe. Je ne sais plus quoi dire, elle non plus. Finalement, elle est la première à se reprendre :

« Est-ce que tu veux que je le nettoie et le range en attendant ton retour ?

– C'est inutile.

– Vraiment ?

– Je ne pense pas que j'y reviendrai. »

Je l'entends déglutir.

« Est-ce que tu veux que je le mette en sous-location... En attendant ? »

Elle reste persuadée que je rentrerai tôt ou tard dans notre chez-nous.

Moi je sais que je ne pourrai plus jamais y vivre.

« Cela te permettrait de ne pas perdre de l'argent tous les mois...

Maintenant que tu paies aussi ce loyer en Auvergne.

– Oui, tu as raison... On pourrait faire comme ça. »

Je fais confiance à Anne. Elle sait garder la tête froide et les idées claires malgré la douleur.

« Je peux m'en occuper cette semaine.

– D'accord.

– Richard ira chez le notaire mercredi. Tu n'auras pas besoin de te déplacer.

– Merci. »

Je retiens ce quelque chose qui menace de déferler en moi. Ils sont si prévenants. Je ne veux pas me mettre à pleurer maintenant.

« Si le temps te dure... Si la solitude te pèse...

– Je sais, Anne.

– Tu nous appelles...

– Je n'hésiterai pas.

– Ne te laisse pas submerger. »

Je ne sais que répondre. Ses mots ressemblent à une mise en garde inquiète. Je déglutis et je réplique la seule chose dont je suis capable :

« Je crois que je vais essayer de dormir un peu.

– Tu as raison, repose-toi. On se rappelle bientôt, d'accord ?

– D'accord. »

J'ai dormi quelques heures. Entre minuit et deux, et puis de nouveau cette hypervigilance. Mon cerveau refuse de céder, de se déconnecter

quelques heures, de m'offrir le repos dont j'ai besoin. C'est ainsi depuis dix-huit jours.

J'erre dans la maison. Je range les boîtes de conserve dans les placards, ça m'empêche de trop penser. Je repère sur le mur du salon un vieux calendrier. Personne ne l'a retiré du mur depuis la mort de madame Hugues, pas même sa fille. Des annotations ont été insérées au fil des jours. Je le décroche. Ici je n'ai besoin de rien qui m'indique le temps qui s'écoule. Plus maintenant. Alors j'approche une chaise du mur opposé, où une vieille horloge, représentant un bouquet de fleurs roses, affiche deux heures trente du matin. La maîtresse des lieux a trépassé mais pas les piles. Les aiguilles continuent de tourner lentement, me provoquant presque, m'indiquant que le temps continue de filer, que la vie n'a pas cessé. C'est faux. La vie a cessé. Alors je décroche l'horloge et l'envoie au sol. Je n'ai pas voulu la briser ou me montrer particulièrement violente, mais le cadran explose, les aiguilles se tordent. L'une d'elles finit sa course sous le plan de travail, à un endroit où plus personne ne pourra venir la chercher. Il n'y a plus d'heures. Il n'y a plus de dates. Désormais, il n'existe que des *prochainement*, des *plus tard*. Plus de jours, plus de nuits non plus. Juste moi dans cette maison silencieuse et mon chagrin.

Trois soleils se sont succédé depuis que j'ai refermé la porte de la maison sur mes deux uniques bagages. Je les observe à travers les volets clos, ces soleils qui illuminent la vie dehors. Il y a un mince espace entre les lames de bois, juste de quoi me permettre d'espionner l'été. Je ne me suis pas risquée à l'extérieur, pas même la nuit. Je n'en ressens pas le besoin. J'ai dormi une fois ou deux, je crois. Quelques heures. Je n'ai pas cauchemardé, c'est une bonne chose. Je crois que mon cerveau est désormais trop épuisé pour reproduire les images atroces du corps mutilé de Benjamin.

Quand les coups résonnent dans la maison, au cours du quatrième soleil, c'est la peur qui me saisit d'abord. C'est idiot. Je suis barricadée, en sécurité ici. Pourtant j'ai peur. Peur d'ouvrir ? Peur de recevoir la lumière en plein visage ? Peur de me retrouver face à quelqu'un ? Je ne sais pas.

Les coups résonnent une deuxième fois et il faut bien que je me déplace, avec lenteur, dans ce couloir qui me semble interminable.

« Oui ? »

Je n'ouvre pas. Je reste collée au panneau de bois, attendant une réponse.

« Bonjour, société Fibrenet. On nous a indiqué que la maison était désormais habitée. Vous ne voudriez pas ouvrir ? »

Je ne sais pas. J'ai une boule dans la gorge tout à coup, comme de l'angoisse.

« Madame ? » répète-t-il.

Alors j'ouvre. Je ne sais pas trop pourquoi. Et c'est violent. J'ai besoin de fermer les yeux quelques secondes pour que ma vision s'habitue à une telle luminosité.

« Excusez-moi de vous déranger, je suis technicien commercial pour la société Fibrenet. On propose de relier les maisons du coin à Internet avec un débit de 10 mégaoctets. Le monsieur de l'agence immobilière, dans le village voisin, m'a dit que vous veniez d'emménager. »

Les flashes lumineux se dissipent et j'aperçois la silhouette de l'homme. Mon premier visiteur depuis que je me suis barricadée. Un homme petit et trapu.

« Je peux entrer quelques instants pour qu'on discute de notre offre ? »

Son fourgon est dans la cour. Une camionnette blanche aux lettres rouges indiquant le nom de sa société. Il suit mon regard et ajoute, un demi-sourire aux lèvres :

« Ce n'est pas une arnaque, madame, voici le véhicule de ma société. J'ai installé Internet chez vos voisins, huit cents mètres plus bas. Ils vous le diront. Ils vous diront même qu'ils en sont contents, que ça marche plutôt bien... Pour l'endroit, je veux dire. »

Pendant qu'il parle, il avance un pied sur le perron. Il pense que je ne l'ai pas remarqué. Sa main se pose dans l'encadrement de la porte, il est prêt à prendre possession des lieux, alors je secoue la tête.

« Non, je ne suis pas intéressée. »

Il me détaille un instant, les sourcils froncés. J'ignore ce qu'il voit. Sans doute la silhouette d'une jeune femme trop pâle, les cheveux blonds, sales

et gras, le corps flottant dans des vêtements devenus trop larges. Je ne pensais pas qu'on pouvait perdre autant de kilos en vingt-deux jours.

« Vous avez Internet sur votre mobile peut-être, tente-t-il. Nous proposons des forfaits incluant les data mobiles et le modem.

– Non, ça ne m'intéresse pas. »

Son regard se pose sur le toit de la maison.

« Vous n'avez pas d'antenne télé ? »

Il semble surpris.

« Non.

– Si vous n'installez pas Internet, vous ne pourrez jamais regarder la télé, madame. »

Il commence à m'irriter, lui – et le soleil qu'il fait entrer dans ma maison.

« Je m'en moque. Ça n'a pas d'importance. »

Son pied recule, regagne les graviers de la cour. Il a compris qu'il avait perdu.

« Tout de même, il faut bien vous tenir informée des nouvelles du monde ! »

Je le fixe intensément, sans ciller.

« Quel monde ? »

Il est désarçonné cette fois. Il m'adresse un signe du menton et retourne à sa camionnette avant de déguerpir sans demander son reste.

Plus tard, alors que ce quatrième soleil se couche, que le froid envahit la maison en une vague lente, mon oreille perçoit un son, pour la deuxième fois de la journée. Celui-ci est différent, plus lointain, plus étouffé. Un pétard qui claque. Il est rapidement suivi d'autres explosions nettes, espacées de quelques secondes. J'ai peur de deviner. Je reste figée devant mon bol, dans lequel flottent des nouilles réhydratées. Je pourrais aller à la fenêtre, poser mes yeux entre les lattes du volet et constater par moi-même ce que je pressens. Pourtant mon corps reste immobile. Je préfère compter les jours. Quatre soleils. Vingt-deux jours depuis le 21 juin. Nous sommes le 13 juillet. Plus bas, dans le village, ou peut-être plus loin, dans les villages voisins, des gens célèbrent la fête nationale. Ils se sont réunis en famille dans les jardins, sur les bords de route, devant la mairie. Ils ont

le nez fixé au ciel, admirant les étincelles multicolores. Nous sommes le 13 juillet. Aujourd’hui j’ai trente ans. Il y a peu de temps, si peu de temps, j’en avais encore vingt-neuf. Je partageais ma vie avec Benjamin depuis quatre ans. Nous projections de quitter le petit T2 de la région lyonnaise et de nous installer dans une maison à la campagne. Mais surtout j’entamais mon huitième mois de grossesse. Je me préparais à devenir maman. Elle aurait dû s’appeler Manon.